



CAFÉ PHILO

Des débats philosophiques pour réfléchir et philosopher

*La philosophie concerne l'existence de chacun et la vie quotidienne.
La philosophie n'est pas une discipline, c'est une puissance
d'interrogation et de réflexion.
Edgar Morin*

POURQUOI LA VIOLENCE FASCINE-T-ELLE ?

Réflexions sur la violence spectaculaire

* * *

Les exécutions capitales furent longtemps des spectacles courus

Le prisonnier fut placé, vers les cinq heures, sur un échafaud de huit pieds et demi carrés. On le lia avec de grosses cordes retenues par des cercles de fer, qui assujettissaient ses bras et ses cuisses. On commença par lui brûler la main dans un brasier rempli de soufre allumé ; ensuite, il fut tenaillé avec de grosses pinces ardentes, aux bras, aux cuisses et à la poitrine. On lui versa du plomb fondu avec de la poix résine et de l'huile bouillante sur toutes les plaies. Ces supplices réitérés lui arrachaient les plus affreux hurlements. Quatre chevaux vigoureux, fouettés par quatre valets de bourreau, tirèrent les cordes qui portaient sur les plaies sanglantes et enflammées du patient ; les tirades et les secousses durèrent une heure. Les membres s'allongèrent et ne se séparèrent pas ; les bourreaux coupèrent enfin quelques muscles : les membres se détachèrent l'un après l'autre. Damiens, ayant perdu deux cuisses et un bras, respirait encore et n'expira que lorsque le bras qui lui restait fut séparé de son tronc tout sanglant.

*Voltaire (1694-1778)
Histoire du Parlement de Paris, chap. 67, 1769*

* * *

L'évolution des spectacles violents n'est pas la diminution de notre attrait pour la violence spectaculaire

Mais dans les limites mêmes de ce déplacement du plaisir de la sphère de l'action dans celle du spectacle, on reconnaît une modération et une humanisation progressives des manifestations pulsionnelles. Le combat de boxe se présente, quand on le compare aux « plaisirs des yeux » d'autres phases, comme une réalisation extrêmement modérée des tendances agressives et sadiques.

Un exemple du 16ème siècle illustrera notre thèse : nous l'avons choisi parce qu'il met en évidence le caractère absolument gratuit de la cruauté d'un spectacle qu'aucune « rationalisation », qu'aucun déguisement en châtiment ou moyen de correction ne justifient.

Au 16ème siècle, une des réjouissances populaires de la Saint-Jean consistait à brûler vifs une ou deux douzaines de chats. Cette réjouissance populaire était très célèbre, elle attirait toujours une foule nombreuse. Un orchestre jouait. On érigeait un immense bûcher sous une sorte d'échafaudage. On accrochait à cet échafaudage un sac ou un panier rempli de chats vivants. Bientôt, le sac ou le panier prenait feu. Les chats tombaient sur le bûcher et se consumaient pendant que la populace prenait plaisir à

leurs cris et miaulements. En général, le roi et la cour assistaient au spectacle. Parfois, l'honneur de bouter le feu au bûcher était réservé au roi ou au dauphin. Nous apprenons qu'une fois, par ordre exprès de Charles IX, un renard fut pris et brûlé avec les chats.

Voilà un spectacle qui n'est certainement pas plus ignoble que l'exécution par le feu des hérétiques ou les tortures et mises à mort de tous genres. Ce qui le rend particulièrement antipathique est le fait qu'il incarne d'une manière directe et sans mélange le plaisir que d'aucuns éprouvent à tourmenter des êtres vivants, sans la moindre excuse rationnelle. La répugnance que nous inspire la seule description de ce genre de réjouissances et que nous considérons, compte tenu de nos normes affectives, comme « normale », prouve une fois de plus combien notre économie affective s'est modifiée au cours des siècles. Notre exemple illustre un autre aspect des changements intervenus : beaucoup de choses qui naguère éveillaient des sensations de plaisir suscitent aujourd'hui des réflexes de déplaisir. Dans les deux cas, nous n'avons pas affaire exclusivement à des sensations individuelles. Brûler des chats à la Saint-Jean était une institution sociale au même titre qu'aujourd'hui les matchs de boxe ou les courses de chevaux. Dans les deux cas, les plaisirs organisés par la société sont l'incarnation des normes affectives dans le cadre desquelles se tiennent tous les conditionnements pour différents qu'ils soient sur le plan individuel ; quiconque quitte le cadre des normes sociales passe pour « anormal ». De nos jours on traiterait d'« anormale » une personne qui chercherait à satisfaire ses tendances de plaisir en brûlant vifs des chats, parce que le conditionnement normal de l'homme de notre phase de la civilisation substitue au plaisir de la vue de tels actes une peur - inculquée sous forme d'autocontrainte - qui retient l'homme de telles manifestations pulsionnelles.

*Norbert Elias (1897-1990)
La civilisation des mœurs, 1939*

* * *

L'interdit de la violence est aussi un facteur d'attraction de son spectacle

L'interdit de meurtre est un aspect particulier de l'interdit global de la violence.

Aux yeux des hommes archaïques, la violence est toujours la cause de la mort : elle peut jouer par effet magique, mais il y a toujours un responsable, il y a toujours un meurtre. Les deux aspects de l'interdit sont corollaires. Nous devons fuir la mort et nous mettre à l'abri des forces déchaînées qui l'habitent. Nous ne devons pas en nous laisser se déchaîner d'autres forces analogues à celles dont le mort est la victime, dont il est pour l'instant possédé.

En principe, la communauté, que le travail constitua, se tient pour étrangère en son essence à la violence impliquée dans la mort de l'un des siens. En face de cette mort, la collectivité a le sentiment de l'interdit. Mais cela n'est vrai que pour les membres d'une communauté. L'interdit joue pleinement au-dedans. Au-dehors, à l'égard des étrangers, l'interdit est encore ressenti. Mais il peut être transgressé. La communauté que le travail sépare de la violence, en est en effet séparée dans le temps du travail, et vis-à-vis de ceux qu'associe le travail commun. En-dehors de ce temps donné, en-dehors de ses limites, la communauté peut revenir à la violence, elle peut se livrer au meurtre dans la guerre qui l'oppose à une autre communauté [...]

L'interdit que fonde l'effroi, ne nous propose pas seulement de l'observer. La contrepartie ne manque jamais. Renverser une barrière est en soi quelque chose d'attirant ; l'action prohibée prend un sens qu'elle n'avait pas avant qu'une terreur nous en éloignant ne l'entourât d'un halo de gloire... "Rien, écrit Sade, ne contient le libertinage... la vraie façon d'étendre et de multiplier ses désirs est de vouloir lui imposer des bornes." Rien ne contient le libertinage..., ou plutôt, généralement, il n'est rien qui réduise la violence.

*Georges Bataille (1897-1962)
L'Erotisme, 1957*

* * *

Le passage du spectacle social de la violence à la violence socialisée, le passage du spectateur à l'acteur

Une victoire dans les airs se célébrait au champagne, au mess - comportement atrocement barbare, il faut bien le dire, quand on vient juste de tuer. Mais un bombardier ennemi abattu était la marque d'une prouesse de notre part et légitimait dans une certaine mesure que l'on fêtât l'événement. La plupart d'entre nous ne songeaient même pas à l'équipage adverse taillé en pièces. Jeunes comme nous, ces hommes avaient existé, mais n'étaient plus. Tout au fond de nous, sans oser nous l'avouer, nous savions que nous avions peu d'espoir d'être encore longtemps de ce monde. Et donc, entre-temps, nous faisons la vie.

Quelques jours plus tard, je tuai quatre hommes de plus - Il fallait vraiment que tu les tues ? m'a demandé bien des années après, mon fils Pierre, âgé de douze ans, quand je lui ai fait le récit de ce matin horrible.

Le fait est que je n'avais pas le moindre désir de tuer qui que de fût - surtout pas des jeunes hommes de mon âge, avec le même amour pour l'aviation. Ce n'étaient pas eux, c'était la vile offense de leur bombardier envahissant notre ciel et bouchant mon viseur, après avoir mis mon instinct et ma ruse à traquer la proie à 6 000 mètres d'altitude, dans le désert du ciel. Et cette fois, sans même un signe de résistance de sa part, je l'avais mise à mort, de sang-froid. Sur le moment, je n'avais vu qu'un objet mécanique, sans âme, hors de l'humain. Plus tard seulement, j'imaginai l'équipage, content d'avoir rempli une mission de plus avec succès (croyait-il), bavardant dans l'interphone, mordant peut-être dans des sandwiches en buvant de l'ersatz de café, tandis qu'il rentrait pour retrouver l'abri, les camarades, les êtres chers qui l'attendaient. Comment, alors, échapper au remords, à la pensée que c'était moi qui avais mis fin à tout cela ? Moi qui avais mortellement frappé ces hommes, les précipitant dans le gouffre d'un vertige insensé, où les ailes du Heinkel se détachaient, arrachées, et où le fuselage démantelé s'engloutissait dans les vagues. De ma main et de la façon la plus atroce, j'avais exécuté quatre hommes. J'en eus le coeur soulevé.

Mais, seule, la mort, le genre de mort violente, terrifiante, que j'avais infligé à ces hommes, ne pouvait désormais arrêter ma carrière de tueur "à froid", sans pitié. Moi, le grand timide, si peu sûr de soi, moi qui avais peur du noir et de la mort, qui fuyais la bagarre, de qui l'on disait toujours : "A besoin d'encouragement..." Fini, maintenant. Un terrible changement s'était fait en moi.

*Peter Townsend (1914-1995)
Le hasard et les jours, 1978*

* * *

Problème du spectacle de la violence ou problème de l'*homo sanguinarius* derrière le spectacle ?

Siècle sauvage, barbare, inhumain, que le nôtre, en dépit de ses grimaces humanitaires... Jamais on n'a versé le sang avec moins de scrupule, jamais on n'a mis plus de zèle à pourvoir les charniers... À quelle suite d'horreurs, de toutes intentions et de toutes colorations, un homme de mon âge n'a-t-il pas assisté ? Tueries internationales ou civiles, pacifications par la force, persécutions, repréailles, exécutions sommaires, liquidations, tortures...

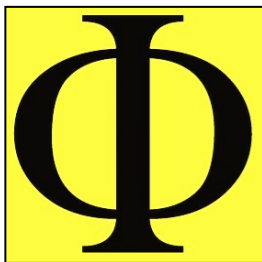
Oui, affligeante époque, où s'étale, avec un cynisme jusqu'ici inconnu, la sauvagerie des soi-disant civilisés, où les hommes de science eux-mêmes se font les complices avoués des plus hideux projets, où la grandeur, le prestige d'un pays se mesure à la quantité de cadavres que peut faire, en l'unité de temps, sa «force de frappe», où les plus dangereux assassins ne sont que de tout petits artisans auprès de ces magnats de la mort que sont les Chefs d'État... Triste époque où le massacre, invariablement, répond au massacre, où la torture réplique à la torture, où les victimes ne guettent que l'occasion de se faire bourreaux à leur tour, où toute opinion, toute croyance, tout idéal est d'avance déshonoré et souillé tant on est sûr que, si d'aventure il triomphait, ce serait par le sang dans le sang...

Homo sanguinarius : serait-ce le vrai nom de l'homme ?

*Jean Rostand (1894-1977)
Quelques discours, 1970*

POUR APPROFONDIR CE SUJET

- *L'invention de La violence. Des peurs, des chiffres, des faits*, Laurent Mucchielli, Fayard, 2011
- *Violence(s) et société aujourd'hui*, Véronique Bedin et Jean-François Dortier, éd. Sciences Humaines, 2011
- *Une histoire de la violence. De la fin du Moyen Âge à nos jours* Robert Muchembled, Seuil, 2008
- *La Violence*, Yves Michaud, coll. Que Sais-je?, PUF., 1998
- *De la violence, sous la dir de F. Héritier*, Odile Jacob, 1996
- *La violence et sacré*, René Girard (1972), Grasset pluriel, 1985
- *Violence et politique*, Yves Michaud, Gallimard, 1978
- *Le rôle de la violence dans l'histoire*, Friedrich Engels (1888), Sociales 1962



Réseau SOPHIA de cafés philo - Une activité de L'UNIVERSITÉ POPULAIRE DE PHILOSOPHIE

Association ALDÉRAN pour la promotion de la philosophie
MAISON DE LA PHILOSOPHIE, 29 rue de la Digue, 31300 Toulouse

Tél. : 05.61.42.14.40 - Email : philo@alderan-philosophie.org

Site : www.alderan-philosophie.org
